

**Olivier
JOBARD**
MYOP



GHORBAN, NÉ UN JOUR QUI N'EXISTE PAS

Lorsque j'ai croisé le chemin de Ghorban en 2010, il avait 12 ans et dormait sous les ponts à Paris. J'ai vu un même perdu qu'on a envie de prendre par la main, alors que ce petit homme venait de parcourir 12 000 kilomètres en clandestin depuis son Afghanistan natal. J'étais sans voix. Il avait côtoyé seul la peur et les dangers des routes migratoires. Pour les avoir empruntées à travers l'Afrique, le Moyen-Orient et la mer Méditerranée, je savais combien elles étaient ardues. Les migrants survivent à des épreuves que bien peu d'adultes affrontent dans leur vie.

Ils étaient environ 4 000 mineurs isolés en France en 2010 et seraient aujourd'hui cinq fois plus nombreux. Comment ces enfants au vécu d'adulte construisent-ils leur vie et, par-delà, leur identité ? Que gardent-ils de leur passé quand ils sont plongés dans leur nouvelle culture ? Ghorban était avide de témoigner, alors nous avons choisi, ensemble, de raconter son histoire. J'ai appris à le connaître et nous avons tissé des liens de confiance.

Quelques semaines après son arrivée à Paris, Ghorban est aidé par un militant qui lui trouve une place dans un foyer d'urgence. Un long et laborieux chemin d'intégration commence. Pour ses papiers d'abord : une erreur de traduction le fait naître un 31 novembre, un jour qui n'existe pas. Un grain de sable qui enraie la machine administrative pour des années.

Orphelin de père, arraché à sa mère et élevé pour garder le bétail, Ghorban n'a qu'une obsession : aller à l'école. Plus le temps passe dans son foyer sans étudier, plus Ghorban s'isole et se renferme. Alors ses éducateurs lui proposent d'aller consulter un psychologue de Médecins sans frontières. La documentariste Claire Billet et moi avons eu l'autorisation de filmer la plupart de ces séances de thérapie jusqu'en 2018. Des extraits accompagnent mes photographies, comme un fil rouge échappé de ce huis clos cathartique. Ghorban réussit à apprivoiser un passé fait de déchirement et d'abandon et comprend que sa mère ne l'a pas volontairement abandonné. En 2017, il décide de partir la retrouver.

J'ai accompagné Ghorban pendant huit ans, jusqu'à son entrée dans l'âge adulte.

Olivier Jobard

Avec le soutien à la photographie documentaire contemporaine du  Centre national des arts plastiques



« Au lycée, je ne dis pas que je vis en foyer, que je ne vis pas avec mes parents, que je n'ai pas de papiers. »
Lycée professionnel Vauquelin, Paris,
décembre 2016.
© Olivier Jobard / Myop

"I never told anyone at school that I lived in a hostel and didn't live with my parents, or that I was undocumented."
Vauquelin Vocational High School, Paris,
December 2016.
© Olivier Jobard / Myop

GHORBAN, DOB NON-EXISTENT

I first ran into Ghorban in Paris in 2010 when he was 12 years old, and was sleeping in the street. I saw a kid who was lost, who needed to be taken by the hand, but this little guy had just traveled 12,000 kilometers (7,500 miles) as an illegal migrant, starting in Afghanistan where he was born. I was flabbergasted. Alone he had coped with fear and faced the dangers of the migrant routes. I had been along such routes in Africa, the Middle East and the Mediterranean, and I knew just how tough they were. The survivors have endured ordeals which adults rarely encounter in the course of their lives.

In 2010, there were approximately 4,000 unaccompanied children in France, and now it is estimated that there are five times as many. How do children who have lived through these adult experiences go on to build their own lives? How do they develop their own identity? How much of the past remains with them in their new cultural environment?

Ghorban was eager to tell his story, and we decided to tell it together. I had got to know him, and we trusted one another.

A few weeks after Ghorban reached Paris, an activist found him accommodation in an emergency shelter. This was the beginning of a long and difficult path for him to fit in and find his place in society. First he had to get official residency documents. An error in the translation of his documents had set his date of birth as November 31, a non-existent date, and

this was to be a constant spanner in the works when dealing with administrative authorities over the years to come.

Ghorban's father had died, and he had been taken from his mother to look after livestock. His one driving ambition was to go to school, but he was spending his days at the shelter doing nothing, and as time went by, Ghorban became cut off and withdrawn. Youth workers suggested he should see a psychologist who was working with Médecins sans frontières. I was allowed to cover most of these therapy sessions, together with the documentary film-maker Claire Billet. The quotes presented as captions provide the storyline all the way through to the liberating outcome.

Ghorban has managed to come to terms with his past, with the experience of being torn away, torn apart, and abandoned, and he has finally discovered that his mother had not abandoned him, for in 2017, he set out to find his mother.

I was with Ghorban over a period of eight years, until he reached the age of adulthood.

Olivier Jobard

With support from the  French national center for the visual arts (Fund to support contemporary documentary photography).



« Les soucis s'accumulent dans mon cœur. »

Paris, janvier 2010.

© Olivier Jobard / Myop

"I kept my worries bundled up in my heart."

Paris, January 2010.

© Olivier Jobard / Myop



« Ce n'est ni de sa faute, ni de la mienne. C'était notre destin. » Ce sont les hommes de la famille qui ont forcé la mère de Ghorban à l'abandonner.

La'l wa Sar Jangal, Afghanistan, juillet 2017.

© Olivier Jobard / Myop

"It's not her fault or mine. It was just our fate." The men in the family forced Ghorban's mother to abandon her son. La'l wa Sar Jangal, Afghanistan, July 2017.

© Olivier Jobard / Myop

OLIVIER JOBARD - À 20 ans, j'ai fait l'École Louis-Lumière, puis j'ai intégré l'agence Sipa Press où je suis resté 20 ans. L'agence Myop me représente aujourd'hui. Après avoir couvert de nombreux conflits comme photojournaliste, je me suis rendu en 2000 à Sangatte. Sous ce hangar qui faisait office de camp, j'ai rencontré des exilés afghans, tchéchènes, irakiens, bosniaques... Tous avaient quitté leur pays à cause de guerres qui avaient nourri dix ans de ma vie. J'étais bouleversé. De nos échanges dans ce caravansérail est née l'envie d'étudier les questions migratoires. Trop souvent décrits par des statistiques, des hyperboles, les migrants forment une masse désincarnée dans l'inconscient collectif. De Calais à la mer Égée, ils sont photographiés en hordes sauvages ou comme du bétail. Ces images distancées contribuent à créer un bestiaire visuel. De Kingsley, que j'ai accompagné en 2004 dans son périple clandestin depuis le Cameroun, à Luqman à travers les montagnes iraniennes ou avec M. et Mme Zhang qui subissent une intégration ratée, je m'attache à individualiser la migration. Mon principal allié est le temps : je reste avec eux pour créer complicité et confiance. La question de la temporalité est omniprésente dans mon travail, car elle l'est dans la vie d'un migrant. Attente et urgence alternent de façon imprévisible. Les épreuves semblent dilater le temps.

